





Ninon Amey

Nos amours  
impossibles  
*L'intégrale*

Autoédition

© Ninon Amey, 2020 ( Mulhouse, France ). Tous droits réservés.

Crédits photos :©HstrongART ©solarseven

ISBN : 979-10-359-9792-2

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

## *Notes de l'auteur*

L'histoire qui suit est une fiction. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite. En aucun cas il n'est question dans cet ouvrage d'un quelconque jugement de valeur envers une nationalité ou une culture particulière. Les scènes de ce roman proviennent uniquement de l'imagination de l'auteure et servent à nourrir l'histoire contée.

Ce livre regroupe deux romans déjà publiés par l'auteur :

- Nos amours impossibles : Te sauver
- Nos amours impossibles : Te retrouver



NINON AMEY



# Nos amours impossibles

*1. Te sauver*

## *Résumé*

À dix-huit ans, Sofia s'apprête à passer le bac. Consciente de ne pas pouvoir assouvir sa passion pour la danse, elle espère toutefois avoir l'occasion d'entreprendre des études secondaires. Mais le décès brutal de son frère va considérablement modifier ses plans.

Contrainte de trouver un emploi sous peine d'être mariée de force par son père, elle se retrouve obligée de tenir compagnie tout l'été à Stanislas, un élève de son lycée condamné à purger une peine de prison en étant assigné à résidence.

Or, Stanislas n'est pas seulement le garçon dont Sofia est tombée amoureuse quelques années plus tôt, c'est également celui qui lui a fait subir sa plus grosse humiliation.

Entre rancœur et incompréhensions, la cohabitation entre les deux adolescents va s'avérer épineuse.



## Prologue

*Sofia*

Je remonte la rue en pressant le pas. Je n'ai pas vu les heures défilier et la soirée est déjà bien avancée. Je ne sais pas comment je vais expliquer un tel retard à mes parents. Cela dit, ce n'est pas la peine d'y penser pour l'instant, je ne suis pas encore arrivée chez moi. Je dois d'abord passer déposer mon sac chez Eva. J'atteins enfin son domicile, une maison mitoyenne qui s'élève sur plusieurs étages et située dans la même rue que la mienne. D'ici quelques minutes, je devrai affronter mes parents. Pour l'heure, c'est le père de ma meilleure amie qui m'ouvre la porte. Surpris de me voir sur le seuil à cette heure-ci, il fronce les sourcils. Je lui adresse un sourire à la fois contrit et angélique dans le but de le faire accéder à ma requête.

— Est-ce qu'Eva est disponible, s'il vous plaît ?

Il me fixe intensément, comme pour lire entre les lignes, mais je m'efforce de ne pas lui dévoiler à quel point je suis stressée – et pressée. Il m'a toujours intimidée, il a une telle prestance ! Malgré tout, je soutiens son regard avec courage.

— Il est tard, nous allons passer à table.

— Oui, je comprends. J'en ai pour deux minutes...

— C'est à quel propos ? Un devoir ?

— Euh...

Par chance, Eva arrive derrière son père et interrompt cet interrogatoire qui me met très mal à l'aise. Ses cheveux châtain sont tout décoiffés, comme si elle sortait du lit, mais ses yeux noisette pétillent de malice.

— Papa, arrête d'effrayer Sofia ! On a juste un truc à se dire, ça ne durera pas longtemps.

— Je croyais que c'était à ça que servait ton portable, bougonne-t-il avant de m'adresser un signe de tête et de s'éclipser à l'intérieur de l'habitation.

Une fois qu'il a disparu, je souffle, soulagée. Son père est un avocat très réputé et il a l'art et la manière de tirer les vers du nez de toutes les personnes qui semblent lui cacher quelque chose. Avec moi, ça marche à tous les coups. La seule qui ne se laisse pas impressionner, c'est Eva. Bien souvent, elle réussit à me sauver la mise, comme c'est encore le cas ce soir.

— Tout va bien ? me demande mon amie. Je pensais que tu ne viendrais plus.

— Oui, ça va. Je n'ai pas fait attention à l'heure et c'est le concierge qui m'a délogée. Heureusement qu'il a entendu la musique en faisant sa ronde, sinon j'étais bonne pour passer la nuit au lycée.

Eva glousse en imaginant la scène. Cela dit, moi, ça ne m'aurait pas fait rire, si tel avait été le cas. J'aurais eu du mal à expliquer la situation à mes parents. Ils ignorent que je reste tous les jours un peu plus longtemps dans notre établissement scolaire pour danser. C'est un secret entre Eva, ma prof de sport et moi. Et le concierge, désormais. J'ai été contrainte de lui avouer la raison de ma présence si je ne voulais pas qu'il appelle à la maison.

— Alors ?

Perdue dans mes pensées, j'ai décroché de la conversation. Eva s'impatiente.

— Quoi ?

— Ben, tu me le donnes ? Ton sac ! insiste-t-elle en posant son regard sur la besace que je tiens à la main.

— Ah oui, bien sûr ! Merci. Je file.

Je lui confie mes affaires et m'élance aussitôt en direction de chez moi. Eva m'interpelle.

— Sofia !

Je me retourne, surprise. Elle m'adresse une mimique, entre sourire et grimace.

— Courage, avec tes parents.

Elle les connaît et sait que ça ne va pas être facile de les amadouer. J'opine, sans masquer mon inquiétude.

— N'oublie pas de leur expliquer qu'on bossait ensemble pour notre exposé de sciences, ajoute-t-elle avec un clin d'œil complice.

À présent, un sourire s'épanouit sur mon visage tandis que je reprends ma course, soulagée. Ma meilleure amie est géniale ! Elle est toujours prête à me fournir un alibi en béton. Et je ne sais pas comment elle fait, mais à chaque fois, elle arrive à convaincre ses parents de prendre mon parti. Il faut dire qu'ils sont formidables. C'est loin d'être le cas des miens. Enfin, je ne veux pas me montrer ingrate, mais nous n'avons pas la même culture, dirons-nous... Dans ma famille, la place des filles est à la maison. Elles doivent apprendre à devenir de parfaites épouses en vue de combler leur futur mari. Or, en ce qui me concerne, ce n'est pas tout à fait ainsi que j'envisage mon avenir. J'aimerais faire des études secondaires et continuer à danser autant que je le souhaite. Mon frère aîné, Milo, l'a compris et se range à mon avis dans les discussions houleuses qui m'opposent régulièrement à mes parents à ce sujet. Ces derniers sont très sensibles à son opinion alors, pour le moment, j'ai bon espoir de rester célibataire quelques années supplémentaires.

Une centaine de mètres plus loin, j'entends des moteurs de scooters se rapprocher. Étonnée, je ralentis le pas. Soudain, ils surgissent, prenant le virage à fond. Ils sont complètement fous ! La rue est à sens unique et ils roulent à contresens ! De vrais dangers publics ! J'adresse un signe au conducteur du premier engin. Il me reconnaît, ralentit aussitôt et s'arrête enfin à ma hauteur, bientôt imité par tous les autres. Il n'a pas besoin d'enlever son casque, puisqu'il n'en porte pas. Son regard, aussi noir que le mien, me transperce.

— Qu'est-ce que tu fais encore dehors à cette heure-ci, Sofia ?

Agacée, je lève les yeux au ciel en soupirant. Bien que mon frère n'ait que trois ans de plus que moi, il a la fâcheuse tendance à se prendre pour mon paternel.

— J'étais avec Eva, expliqué-je.

Ce qui est tout à fait exact, puisque je viens de quitter mon amie. Il n'a pas besoin de connaître tous les tenants et les aboutissants. Il m'examine de la tête aux pieds, comme pour rechercher je ne sais quel indice lui indiquant que ce n'était pas le cas. De toute façon, il ne va pas s'en sortir aussi facilement, lui non plus.

— Et toi, Milo ? À quoi tu joues ? À fond, sans casque, c'est un coup à finir à l'hôpital.

Mon frère éclate de rire, imité par ses imbéciles de copains.

— C'est pas drôle, continué-je néanmoins, furieuse. Vous roulez en sens interdit ! C'est du grand n'importe quoi !

— Elle devrait se détendre, ta sœur, déclare un de ses acolytes. On va lui laisser le reste du joint...

J'écarquille les yeux. Cette fois, ma colère s'évanouit au profit de l'inquiétude.

— Parce qu'en plus vous avez fumé ? Milo, s'il te plaît, rentre avec moi... Ne fais pas l'idiot.

Ses potes ricanent et se moquent de moi en m'imitant. Mon frère me fusille du regard. Je risque d'avoir des problèmes pour avoir osé l'humilier devant ses amis. Mais c'est plus fort que moi, j'ai peur qu'il lui arrive quelque chose. Je l'aime. Sachant qu'en plus, il arrive toujours à amadouer mes parents quand ils sont fâchés contre moi, son aide serait la bienvenue, ce soir. Notre cousin Darko, qui fait partie de la bande, s'en mêle.

— Allez, Milo, on y va ? Sofia, rentre chez toi !

C'est à mon tour de lui lancer un regard mauvais. D'ailleurs, je sais que quand je suis énervée, j'ai le même que mon frère. Darko doit se dire la même chose, puisqu'il détourne la tête en

premier. Milo se penche pour m'embrasser sur la joue avec sa tendresse habituelle.

— Rentre ! me répète-t-il néanmoins avant de se tourner vers sa clique et de s'élancer de nouveau sur la route, plein gaz.

Je ne suis pas tranquille. Ils se croient invincibles, mais toute cette histoire va mal se terminer. À trop tirer sur la corde, elle finit par casser. Dépitée, je n'ai d'autre choix que de poursuivre mon chemin. Quelques minutes plus tard, j'arrive enfin chez moi. Ma sœur cadette, Serena, me saute dans les bras dès que je passe la porte. Elle en profite pour me glisser à l'oreille que nos parents m'attendent dans le salon. Mon cœur s'emballe. J'avais tout de même l'infime espoir qu'ils ne se soient pas aperçus de mon absence. Mais c'est raté, visiblement. Je les rejoins en traînant des pieds. Leur accueil glacial ne laisse rien présager de bon... J'affiche un sourire de façade et me lance :

— Je suis désolée, j'étais avec Eva, et on n'a pas fait attention à l'heure. Et puis j'ai croisé Milo en rentrant et...

La sonnerie du téléphone nous interrompt. Je ne le sais pas encore, mais à partir de ce moment, rien ne sera plus comme avant. Ma vie entière est sur le point de basculer.



*Sofia*





Trois semaines. Trois longues semaines que notre existence tout entière a basculé. Depuis que nous avons reçu l'appel téléphonique nous annonçant que Milo avait eu un grave accident de scooter. Ce soir-là, mes parents se sont précipités à l'hôpital, m'ordonnant de rester à la maison avec ma sœur. Mon frère a passé des heures au bloc opératoire, ses blessures s'étant révélées très sérieuses. L'attente a été une véritable torture pour nos nerfs. Enfin, au milieu de la nuit, mes parents sont rentrés, effondrés : Milo ne s'en était pas tiré.

Les jours qui ont suivi le drame, j'ai eu l'impression de vivre dans un univers parallèle. Je n'allais plus au lycée, même si la date du bac approchait à grands pas. Ma mère s'enfonçait dans une dépression terrible, ne quittant plus son lit. J'ai été obligée de prendre le relais pour gérer notre vie de famille : ménage, courses, préparation des repas, je faisais tout, seule, aidée parfois de ma petite sœur. Elle avait de nombreuses questions concernant l'accident, mais personne ne daignait y répondre. Moi-même je ne disposais que de très peu d'informations. Dans notre culture, les filles ne sont pas considérées à leur juste valeur. On ne leur parle pas, on ne leur explique rien. En résumé, la plupart des membres masculins qui composent notre communauté pensent qu'elles ne sont bonnes qu'à faire des enfants et à s'en occuper. Bien sûr, je ne partage pas cet avis, mais malheureusement pour moi, c'est dans ce contexte que je suis née et que je vis depuis dix-huit longues années. On ne m'a donc pas incluse dans les discussions ayant trait à l'accident de Milo. J'ai tout de même obtenu « l'autorisation » d'assister à ses obsèques, et c'est à ce moment-là que des bribes de conversation portant sur un mystérieux recours en justice sont parvenues à mes oreilles, grandes ouvertes. Pourtant, deux semaines et demie plus tard, je n'étais pas plus avancée à ce sujet.

Eva m'a appris qu'au lycée, les révisions pour l'examen final allaient bon train, mais j'en étais exclue, mes parents estimant

que notre période de deuil n'était pas terminée et me gardant cloîtrée chez nous. Bien sûr, je pleurais mon frère, mais je ne voulais pas que mes perspectives d'avenir s'envolent, elles aussi. Je devais à tout prix obtenir mon bac. À force d'insister auprès de mon père, il a accepté que je retourne au lycée pour passer mes épreuves. Après avoir obtenu gain de cause, je l'ai de nouveau supplié pour que ma meilleure amie puisse m'apporter les devoirs, et j'ai enfin reçu sa visite amicale. J'en avais besoin. Mais, à l'air affligé qu'elle arborait, j'ai compris que je n'étais sans doute pas au bout de mes surprises. Après avoir pris de mes nouvelles, elle s'est lancée :

— Tu es au courant pour Stanislas ?

J'ai cillé. Rien qu'à la prononciation de ce prénom, mon cœur s'est emballé. Comme je n'allais plus au lycée depuis des jours, je n'avais plus l'occasion de l'y croiser. Bien que je ne fasse plus vraiment attention à lui depuis l'humiliation cuisante qu'il m'avait fait subir, cela dit. Mais je me doutais que si Eva le mentionnait, ce n'était pas pour rien, puisque ça faisait des mois que ce nom n'avait plus franchi la barrière de ses lèvres. Ni des miennes, d'ailleurs. Ma curiosité piquée au vif, j'ai secoué la tête et l'ai encouragée à poursuivre, m'attendant à ce qu'elle m'informe qu'il avait changé de petite copine ou un scoop du même acabit. Contre toute attente, elle a détourné le regard, embarrassée.

— Eva ? Qu'est-ce qui se passe avec lui ?

J'ai prié pour qu'elle ne m'annonce pas qu'elle sortait avec lui. Tout, mais pas ça. Je n'étais pas certaine de pouvoir le supporter. Elle a fini par plonger ses yeux verts, empreints d'une grande tristesse, dans les miens et a lâché d'une toute petite voix :

— C'est lui qui conduisait la voiture.

Je me souviens l'avoir fixée sans comprendre pendant plusieurs secondes.

— L'accident... c'était lui, a-t-elle insisté.

J'ai alors eu l'impression que le sol se dérobaît sous mes pieds. Je me suis écroulée sur mon lit.

— Tu l'as vu ? Comment va-t-il ?

Ce sont les premières questions qui me sont venues à l'esprit. Mon amie m'a dévisagée, les yeux ronds. Visiblement, ce n'étaient pas les plus appropriées, de son point de vue.

— Ben... non. Avec le tribunal et tout ça...

— Le tribunal ?

Eva s'est alors assise à côté de moi et a pris ma main dans les siennes, pour m'expliquer que Stanislas n'était pas non plus revenu au lycée depuis le drame et que ma famille avait porté plainte contre lui pour homicide involontaire. Elle n'en savait pas plus. Estimant qu'elle en avait assez dit, elle s'est ensuite concentrée sur les cours et nous n'avons plus parlé de Stanislas ou de l'accident. Mais cette histoire me tourmentait.

N'y tenant plus, j'ai décidé d'aborder le sujet avec mes parents sans détour. Ils étaient en droit de savoir ce qui s'était réellement passé ce soir-là. J'ai attendu quelques jours, que l'occasion parfaite se présente. Et elle est arrivée quand Darko est venu rendre visite à mon père. Je suis sortie en catimini de ma chambre, si bien que personne n'a remarqué que j'écoutais leur conversation, dissimulée dans le couloir.

— Le légiste a accepté le fric, chuchotait mon cousin. On n'a pas de soucis à se faire.

— Ouais, mais maintenant, on doit gagner le procès. Entre le bakchich et l'avocat, j'ai investi tout ce qu'il nous restait...

Ils se sont alors mis à discuter du jugement qui, comme je l'ai découvert à ce moment-là, aurait lieu le lendemain.

— Je peux venir ? ai-je demandé en pénétrant dans la pièce, les faisant sursauter.

Ils se sont tournés vers moi comme un seul homme.

— Ne raconte pas de bêtises, ce n'est pas ta place, m'a rétorqué mon père d'un ton sec. Quel est l'intérêt que tu viennes ?

Mais je ne me suis pas démontée pour autant.

— J'aimerais savoir ce qu'il se dit...

D'un regard assassin, mon cousin m'a intimé de me taire.

— Le responsable doit payer, a-t-il déclaré.

Ma mère a acquiescé en se remettant à sangloter de plus belle. Outrée, je me suis aussitôt révoltée :

— Le responsable ? Mais Milo roulait s...

— Ça suffit, Sofia ! m'a coupée Darko d'une voix menaçante. Respecte au moins la mémoire de ton frère.

Indignée, je suis allée me réfugier dans ma chambre, les larmes aux yeux. Ils allaient faire condamner un innocent. N'importe qui aurait pu se trouver dans cette voiture. Le responsable, c'était mon frère, qui conduisait trop vite, en sens inverse, sans casque, et sous l'emprise de je ne sais quelle substance illicite. Mais je n'avais aucun moyen de le révéler à qui que ce soit.

Le lendemain, mes parents sont rentrés de l'audience un sourire aux lèvres. Mon père m'a alors appris que le conducteur de la voiture avait écopé d'une peine de prison et que leur avocat avait réussi à obtenir une compensation financière conséquente. La nausée m'a gagnée. Ma famille me dégoûtait.

— Tu penses que ce fric te fera oublier la mort de ton fils ? me suis-je écriée, envahie par la honte que suscitait en moi leur comportement.

Mon père m'a giflée si fort que j'ai eu l'impression que ma tête allait faire un tour complet sur elle-même. En rage, je me suis de nouveau enfuie dans ma chambre, en prenant soin d'en claquer la porte, afin de leur signifier mon indignation.

J'ai tenté de retrouver mon calme en me projetant mentalement dans l'avenir. La semaine suivante, je passerais le bac. J'étais bien décidée à l'obtenir et à m'éloigner de cette famille, dans laquelle je ne m'étais jamais sentie à ma place. Je me suis accrochée de toutes mes forces à ce fol espoir.

Je quitte le lycée pour la dernière fois de ma vie. Désormais, si tout va bien, je n'y reviendrai plus. Les examens se sont bien passés et je pense que je ne m'en suis pas trop mal sortie. J'étais d'autant plus ravie de revoir mes camarades, après toutes ces semaines confinée chez moi. Mais j'ai tout de même ressenti un petit pincement au cœur en notant l'absence de Stanislas au milieu de sa bande de copains. Ces derniers rigolaient comme si de rien n'était. Comme s'il n'était pas en prison. Comme si sa vie n'avait pas volé en éclats à cause d'un stupide accident causé par des jeunes inconscients en scooter. J'en suis toujours aussi malade, mais je ne peux rien changer à la situation. Je ne peux me confier à personne, la menace sous-jacente de mon cousin s'étant révélée très claire. Si je dis quoi que ce soit à quiconque, je risque de le payer très cher. Et je le connais assez pour savoir qu'il ne plaisante pas. Darko est dangereux.

Eva et moi reprenons le chemin du retour ensemble, bras dessus, bras dessous. Nous marchons en silence. Mon amie pense que ma tristesse est liée à la perte de mon frère, mais elle est loin de se douter que ce n'est pas l'unique raison. Pour tenter de me changer les idées, elle me parle un peu de ses vacances d'été. Sa mère et elle partent presque deux mois dans la résidence secondaire de ses grands-parents maternels. Ces derniers avaient investi dans l'immobilier avant de prendre leur retraite et aujourd'hui, toute la famille peut profiter du soleil et de la mer tout l'été, dans le sud de la France. En général, son père les y rejoint un peu plus tard, durant ses semaines de congé. J'en suis heureuse pour elle, bien sûr, mais je suis déçue de savoir que je ne la reverrai plus avant longtemps. En ce qui me concerne, je ne sais pas ce qui m'attend dans les mois à venir. Lorsque les résultats du bac seront tombés, je supplierai mes parents de me laisser suivre des études secondaires. S'ils acceptent, je me débrouillerai pour partir le plus loin possible, afin d'échapper à leur surveillance accrue.

Quand j'arrive à la maison, je découvre ma petite sœur jouant dans le jardin avec le fils de Diana, notre cousine, en compagnie de cette dernière. J'habite dans un immeuble qui appartient à mon oncle, le frère de ma mère. Il vit dans l'appartement du rez-de-chaussée avec sa femme et son fils, Darko. Leur fille, Diana, loge dans le trois pièces sous les toits depuis qu'elle s'est mariée, il y a de cela deux ans. Elle est à présent l'heureuse maman d'un petit garçon de quatorze mois et attend le second pour l'automne. C'est ma seule alliée, dans notre famille. La seule en qui j'ai une pleine confiance. Avant, il y avait aussi Milo, mais désormais, je n'ai plus qu'elle pour me soutenir quand je n'ai pas le moral. Aujourd'hui, elle ne me rend pas mon sourire et pose sur moi un regard navré. Mon estomac se tord, je pressens qu'il y a un problème.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demandé-je, tous mes sens en alerte.

— Tu devrais monter, me répond-elle en accourant vers son fils, tombé un peu plus loin.

Je grimpe les escaliers quatre à quatre et débarque, un peu essoufflée, dans notre logement qui occupe le premier étage de l'immeuble familial. Je découvre mes parents, attablés dans notre grande cuisine en compagnie de Darko. Ce dernier me regarde d'un air provocateur, comme s'il avait eu gain de cause. Mais à quel propos ?

Mon père m'invite à me joindre à eux. Méfiante et crispée, je m'assois et les dévisage un par un. Outre l'attitude supérieure que prend mon cousin, mon père semble content. Quant à ma mère, ses yeux, rouges et gonflés, sont inexpressifs. Elle me fait peur. Et s'ils m'annonçaient qu'elle doit être hospitalisée afin que sa dépression soit prise en charge correctement ?

Mon paternel se lance alors dans un monologue qui n'a ni queue ni tête. Il me parle argent, une fois de plus. N'en a-t-il pas encore assez ? Il m'explique que Milo soutenait financièrement la famille. J'ai toujours su que nous ne roulions pas sur l'or, mais je ne pensais pas que mes parents n'arrivaient pas à boucler les fins de mois. Ils ont émigré en France il y a

vingt-cinq ans, juste après leur mariage, et sont venus rejoindre le frère de maman, déjà installé ici. Mon père est ouvrier dans le bâtiment et ma mère femme au foyer, pour s'occuper de nous. Nous n'avons jamais manqué de rien, mangeant à notre faim, ravis de dévorer les petits plats faits maison qu'elle nous prépare chaque jour. Enfin... Qu'elle nous préparait, avant que Milo... Je secoue la tête pour chasser cette idée sombre et me concentre sur la conversation en cours.

— Sans l'aide de ton frère, nous ne nous en sortirons pas. Nous avons donc demandé à Darko ce qu'il en pensait et la solution qu'il propose me semble être judicieuse.

Depuis que Milo n'est plus là, Darko a comme qui dirait pris sa place. Or, ce n'est pas le fils de mes parents ni mon frère. Il n'a aucune autorité sur moi. Je le défie du regard, bien décidée à ne pas le laisser s'immiscer dans notre vie de famille. Je refuse qu'il manipule mes parents de la sorte. Mais venant de lui, ça ne m'étonne même pas. C'est comme une seconde nature de manœuvrer pour obtenir gain de cause. Je me tourne vers mon père, attendant la suite.

— Nous allons te marier.

Mon sang se glace. Pas de façon imagée, non, pour de vrai. Une vague de froid intense me parcourt de part en part. Je ne respire plus. Mon cœur s'est peut-être arrêté de battre, lui aussi, pour ce que j'en sais. Je suis choquée. Vraiment. Je ne m'attendais pas à cette annonce radicale. Tout le monde me fixe, désormais. Pendus à mes lèvres, ils exigent une réponse. Je n'ignore pas qu'ils espèrent que je me soumette à la décision du conseil familial, car c'est à ça que je suis destinée depuis le jour de ma naissance : me marier et engendrer une descendance. Or, s'ils croient que je vais accepter sans me battre, c'est qu'ils ne me connaissent pas. Je tente de reprendre mes esprits.

— Quoi ? Mais... pourquoi ?

— La dot nous sera très utile et puis, une bouche de moins à nourrir, ce sera toujours ça de gagné.

Ah oui, parce que dans ma culture, la « dot » est encore monnaie courante. Ce n'est pas officiel, bien entendu. On

pourrait nommer ça un dessous de table, mais le résultat est le même : la famille du marié donne de l'argent à la famille de la fille, en échange de celle-ci, pour compenser la perte de ses services et pour les efforts et les soins que son éducation a coûtés à ses parents. Bien que cette coutume me révolte et me dégoûte au plus haut point, une question ironique me traverse l'esprit : à combien mon père estime-t-il ma valeur ?

Cela dit, je ne m'aventure pas à la poser. Sa gifle magistrale de l'autre fois m'a suffi. Et je sais que je risque bien pire. Alors je parle pour tenter de le faire changer de point de vue :

— On peut trouver une autre solution... Je ne peux pas partir, il faut que j'aide maman... Il y a tellement de choses à faire à la maison...

J'invoque toutes les excuses possibles et imaginables pour échapper au pire. Mon père secoue la tête.

— Ta mère se débrouillera. Il est temps qu'elle se remette au travail.

Du coin de l'œil, je la vois tressaillir. Chez nous, une femme n'a pas le droit d'être malade ou de sombrer dans la dépression, même à la suite du décès de son fils. Sinon, elle est inutile. Et une épouse inutile peut se faire répudier. Aux yeux de tous, on dira qu'elle divorce. Mais en réalité, son mari l'aura jetée à la rue, avant d'en dénicher une autre – souvent plus jeune, bien entendu. J'ai mal au cœur pour elle, mais je dois aussi penser à sauver ma peau. Et celle de ma petite sœur par la même occasion. Sinon, qui sait ce qu'elle subira, ces prochains mois ?

Mon cousin se lève et échange un regard entendu avec mon géniteur.

— On se tient au courant.

Il sort de notre appartement, non sans m'avoir souri d'un air narquois en passant devant moi.

— Au courant de quoi ? demandé-je à mon paternel dès qu'il referme la porte.



— Nous devons trouver quelqu'un qui sera prêt à t'épouser. Ton caractère ne joue pas en ta faveur, ça va compliquer la situation.

Je suis à la fois pétrifiée que tout aille si vite et soulagée qu'ils n'aient encore déniché aucun prétendant. Mon père se lève, nous signifiant ainsi que la discussion est close. Je reste figée, en compagnie de ma mère. Quand mes yeux se posent sur elle, je décide de tenter le tout pour le tout. Elle est mon dernier espoir.

— Maman... Tu ne vas pas les laisser faire, n'est-ce pas ?

— Il faut préparer le repas, me répond-elle, le regard fuyant, avant de m'abandonner à son tour.

Me retrouvant seule au milieu de cette pièce immense, dans laquelle je viens d'être traitée comme un vulgaire objet, j'éclate en sanglots. C'est seulement à cet instant que je prends conscience que personne ne m'a demandé comment s'étaient déroulées les épreuves du bac. De toute façon, dans leur projet funeste, les résultats de mon examen n'ont aucune espèce d'importance.

Deux jours ont passé. Je n'ai quasiment pas quitté ma chambre, sauf pour effectuer les tâches ménagères quotidiennes. Alors que je suis allongée sur mon lit, Serena vient se réfugier dans mon antre. Aujourd'hui, il pleut à verse, elle ne peut donc pas sortir prendre l'air dans le jardin. Mon père est d'une humeur massacrante et elle n'arrête pas de se faire houspiller.

— Qu'est-ce qu'il a, papa ? me demande-t-elle.

— Je ne sais pas, ma puce.

Elle n'est pas dupe. Je sais qu'elle comprend beaucoup de choses, même celles inexprimées. Elle finit par me rejoindre sur mon lit et je la serre contre moi. En ce qui me concerne, je connais la raison pour laquelle mon père fulmine : il n'a encore trouvé personne qui soit prêt à payer pour se marier avec moi. Je ne suis pas un « assez bon parti » pour ces messieurs. Ils ne regardent pas au physique, mais plutôt au rang social. Mon père n'est pas propriétaire, ni patron. Ça n'aide pas.

J'ai de la peine pour ma petite sœur, qui va bientôt se retrouver seule avec nos parents dans ce contexte morose. Notre mère ressemble à un zombie et je risque de disparaître rapidement du paysage. Mais ça, elle ne le sait pas encore. Et puis, je ne me laisserai pas faire. Je dois trouver une solution alternative et j'ai déjà une petite idée. Mais étant coincée dans cet appartement de malheur, je n'ai aucun moyen de la mettre en œuvre.

Mon père finit par débouler dans la chambre, nous faisant sursauter toutes les deux. Il fronce les sourcils en nous voyant enlacées, scène qui aurait fait fondre le cœur de tout père aimant ses filles. Ce n'est pas son cas. Donc, ça lui déplait. Une fois de plus. Il s'adresse à moi :

— Va chercher les médicaments de ta mère à la pharmacie !

Un ordre aboyé sur un ton si autoritaire que je ne prends pas le risque de répondre ni même de soupirer. Même si je n'ai pas

envie de sortir sous cette pluie battante, j'y vois tout de même l'opportunité d'avoir quelques instants de quiétude, loin de la surveillance parentale. Familiale, devrais-je dire, si j'inclus Darko.

La pharmacie est située à environ cinq cents mètres de chez nous. Armée de mon parapluie, je brave la tempête. Aussitôt hors de vue de mes cerbères, je dégainé mon portable et appelle Eva, avec laquelle je n'ai eu que quelques échanges laconiques ces derniers jours. Je ne prends pas le risque de lui envoyer de longs messages, j'ai toujours peur qu'ils soient lus. Aussi, quand il m'arrive de le faire, je les efface aussitôt. Elle sait qu'elle ne peut pas me répondre et attend toujours que je sois en mesure de l'appeler. Elle reste disponible pour moi 24 h/24 et c'est à ce genre de petits détails que je sais que nous serons amies pour la vie, elle et moi.

Dès qu'elle décroche, et bien que je me débâte pour tenir d'une main le parapluie qui manque de se retourner à chaque bourrasque et de l'autre mon téléphone, je lui explique la situation critique dans laquelle je me trouve.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? me demande-t-elle, effarée.

— J'y ai longuement réfléchi, tu peux me croire. Je me dis que si je trouve un boulot, je pourrai participer aux frais de la maison. Et même si je dois leur donner tout mon salaire, au moins, j'échapperai au mariage forcé.

— OK. Oui, tu as raison. Il faut que tu te trouves un travail. Tu as une idée ?

— Aucune. Et chez moi, je ne peux pas faire de recherches. Est-ce que tu pourrais regarder sur les sites dédiés, s'il te plaît ? Je te rappellerai d'ici quelques jours.

— Ça marche ! On fait comme ça.

Mes parents ne m'autorisent pas à me servir d'Internet. D'ailleurs, nous n'avons pas de connexion à la maison. J'ai eu le droit d'avoir un portable l'année dernière, mais mon forfait est le plus modique qu'on trouve sur le marché. À l'heure des appels illimités et de la 4 G, j'en suis réduite à une heure

d'abonnement, SMS déduits. Je dois donc rationner au maximum mon forfait. Eva a l'habitude de faire des recherches pour moi. Je ne l'ai jamais entendue soupirer ou râler quand j'avais besoin de son aide. Soulagée de la savoir sur le coup, je raccroche et range mon portable juste avant d'arriver à la pharmacie.

Pendant qu'une préparatrice s'occupe de réunir les médicaments prescrits sur l'ordonnance de ma mère, je prête une oreille distraite à la conversation qui a lieu au comptoir d'à côté. La femme qui s'y trouve parle d'une voix tendue, rendue aigüe par son stress, j'imagine. En face d'elle, la pharmacienne arbore un visage compatissant.

— Il faut que je trouve quelqu'un qui s'occupera de lui, vous comprenez. Pour l'occuper durant la journée et accessoirement le surveiller.

Au début, je crois qu'elle parle d'un chien. La suite de la discussion me détrompe.

— Bon, à l'âge qu'il a, il sait s'occuper seul, mais j'ai pensé qu'il trouverait peut-être le temps long si personne ne lui faisait la conversation. Une auxiliaire de vie, ce serait la solution idéale.

La pharmacienne opine du chef.

— Voulez-vous laisser une annonce ? lui propose-t-elle.

— Oh, mais oui, quelle bonne idée ! Ce serait parfait.

Aussitôt, elle se retrouve devant une feuille blanche, aimablement offerte, et se met à rédiger son annonce. La personne qui s'occupe de moi réapparaît dans mon champ de vision, détournant mon attention.

— Je suis désolée, on cherche les médicaments que nous avons mis de côté pour votre maman. Je ne sais pas où ma collègue les a rangés.

— Pas de souci. Je ne suis pas pressée...

Soulagée, elle repart à la recherche des boîtes perdues. Pendant ce temps-là, la femme d'à côté, bon chic bon genre, a terminé la rédaction de son affiche. La pharmacienne l'épingle

aussitôt sur le mur à ma droite. L'air le plus naturel possible, étant donné la situation, je me retourne afin d'en lire le contenu.

*« Recherche aide à domicile pour s'occuper d'une personne assignée à résidence. Très bien payé. Poste à pourvoir immédiatement.*

*Jusqu'au 31 août inclus. Appeler au 06... »*

La conversation a repris. Intriguée, je tends d'autant plus l'oreille.

— Ce ne sera pas facile de trouver quelqu'un, avec les congés d'été. Mais bon... sait-on jamais, n'est-ce pas ? Merci encore, pour votre aide.

Quelques instants plus tard, la femme quitte la pharmacie. Cédant à une impulsion incontrôlée, j'arrache la feuille du tableau d'affichage et m'élance à la poursuite de cette dame. Dehors, la pluie a cessé.

— Excusez-moi ! m'exclamé-je plusieurs fois pour attirer son attention, tandis qu'elle avance à petits pas rapides.

Enfin, après maintes reprises, elle se retourne.

— Pardon, haleté-je, essoufflée, en la rattrapant. J'étais à la pharmacie et j'ai vu votre annonce. Je serais intéressée par le poste.

La femme me dévisage, interloquée. J'en profite pour faire de même. Grande, coiffée d'un chignon strict, elle ne semble pas très âgée. Son maquillage, si parfait soit-il, ne parvient toutefois pas à dissimuler ses quelques rides, au coin des yeux. Je ne pense pas me tromper beaucoup en disant qu'elle est en plein dans la quarantaine.

— Quel âge avez-vous, jeune fille ? me demande-t-elle enfin.

— J'ai eu dix-huit ans le mois dernier.

Elle soupire.

— J'imagine que vous n'avez aucune expérience dans le domaine de l'aide à domicile ?

— Euh... pas d'expérience professionnelle à proprement parler, c'est vrai, mais j'aide beaucoup ma mère, à la maison. Elle est malade et c'est moi qui m'occupe des tâches ménagères depuis quelque temps.

Elle secoue la tête.

— Il ne s'agit pas de ce genre d'emploi. Je cherche plutôt quelqu'un pour l'accompagnement.

— Oh. Pas de problème, j'apprends vite. Je peux faire la lecture, la conversation, jouer aux échecs ou à tout autre jeu...

Comme elle m'observe, les yeux plissés, je crains que sa réponse ne soit négative. Je tente le tout pour le tout. Joignant les mains devant moi, comme pour une prière, je la supplie.

— Je vous en prie, j'ai besoin de trouver un boulot. C'est très important pour moi. Et... plutôt urgent.

Devant mon air implorant, elle lève les yeux au ciel en poussant un profond soupir.

— J'imagine que ce ne serait pas plus mal, marmonne-t-elle comme pour elle-même.

Puis elle plonge son regard dans le mien.

— Consommez-vous des substances illicites ?

Mortifiée, je me récrie aussitôt.

— Non ! Bien sûr que non.

— Et en ce qui concerne l'alcool ?

Je secoue la tête.

— Je ne bois pas non plus.

— Voyez-vous ça ? Une vraie petite fille modèle, se moque-t-elle. Et lors des soirées ?

Cette fois, je baisse les yeux. Elle doit penser que j'ai honte de mon comportement, car elle ricane. Un peu vexée, je relève les yeux et la fixe à mon tour.

— Je ne suis jamais allée à une quelconque fête. Mes parents ne me laissent pas sortir. Je n'ai même pas Internet à la maison, c'est pour vous dire.

Elle semble choquée par mes aveux.

— Pourtant vous êtes majeure.

C'est à mon tour de rire nerveusement. Je secoue la tête, dépitée.

— Dans ma famille, majeure ou pas, je reste une fille. Et une fille ne sort pas.

Son rictus moqueur disparaît aussitôt.

— Malgré tout, vous cherchez du travail. Vos parents donneront-ils leur accord ?

Je hausse les épaules, mal à l'aise.

— Sur le papier, je suis majeure, comme vous l'avez si bien fait remarquer. Je n'ai donc pas besoin de leur accord. Et puis... si je ramène de l'argent, j'imagine qu'ils seront ravis. D'autant qu'ils ne m'auront pas dans les pattes toute la journée.

Elle réfléchit encore une seconde, qui me semble durer une éternité, avant de soupirer.

— Très bien, c'est d'accord.

Elle sort un carnet sur lequel elle griffonne une adresse, puis elle arrache la feuille avant de me la tendre.

— Présentez-vous demain à 10 heures précises. Nous signerons les papiers. Amenez-moi votre carte d'identité, ainsi qu'un RIB, pour le salaire.

Je sursaute.

— C'est que... je n'ai pas de compte bancaire à mon nom. Dois-je vous amener celui de mes parents ?

Je suis déçue. Si mon salaire est intégralement versé sur le compte de mon père, il en sera ravi, c'est sûr. Mais moi, je n'en verrai jamais la couleur. La femme pince les lèvres, contrariée.

— Oui, faisons ça. Je vais réfléchir, de manière à trouver une solution qui conviendra à tout le monde.

Avant de nous quitter, je lui pose une dernière question.

— Quels seront mes horaires exacts ? Mes parents voudront savoir, ajouté-je en la voyant hausser les sourcils.

— De 10 heures à 18 heures, du lundi au vendredi. Vous aurez une heure de libre pour le déjeuner, si vous voulez rentrer chez vous. Mais vous pourrez manger sur place.

J'acquiesce. C'est bien entendu ce que je ferai.

Il ne me reste plus qu'à annoncer la nouvelle à mes parents.



J'avance d'un pas rapide. Je ne suis pas très en avance et je n'ai pas envie d'arriver en retard pour mon premier jour. D'autant qu'aucun contrat n'est encore signé et que je peux me faire virer. Enfin, ne pas me faire embaucher, plutôt. Et il est hors de question que je laisse cette opportunité me filer sous le nez. Par chance, ce n'est qu'à quelques pâtés de maisons de chez moi.

Mes parents n'ont pas été faciles à convaincre, hier soir. Mais lorsque je leur ai précisé que mon salaire serait versé sur leur compte bancaire, l'attitude de mon père a changé du tout au tout. Cela dit, j'ai été quelque peu embarrassée quand il m'a demandé à combien celui-ci s'élèverait et que je n'ai pas été capable de lui répondre. Je me suis alors rendu compte que la femme et moi n'avions même pas abordé le montant de mon salaire. Mais je me souvenais que l'annonce disait que ce serait très bien payé, donc mon paternel a été rassuré. Je leur ai expliqué que je serais désormais absente une bonne partie de la journée durant la semaine. Mon père a fini par accepter, tout en me précisant que je devrais quand même m'acquitter de mes tâches à la maison et continuer d'aider ma mère. Sous-entendu : faire ce qu'elle ne fait plus. J'ai compris que mes prochaines semaines ne seraient pas de tout repos. Mais peu importe. J'ai gagné quelques heures de liberté quotidiennes et cela n'a pas de prix. D'autant que si je ramène de l'argent, mon éventuel mariage n'a plus lieu d'être. Je fais d'une pierre deux coups !

Aussitôt après avoir quitté la dame, hier, et récupéré les médicaments de ma mère, j'ai bien sûr prévenu Eva des changements survenus au cours de la dernière demi-heure. Elle s'est montrée ravie pour moi, quoique perturbée par le fait que je travaillerais « gratuitement » puisque je ne percevrais pas le fruit de mon salaire. Mais pour être franche, ce n'est pas le plus important pour moi. Cette expérience me sera utile pour trouver un autre emploi, dès la fin de mon contrat. Car je me suis rendue à l'évidence : il n'est plus question pour moi d'envisager de

faire de quelconques études supérieures. Je devrai désormais travailler pour aider financièrement ma famille et me rendre indispensable à leurs yeux, afin de repousser cette union forcée qui m'attend à coup sûr et qui me révolte au plus haut point.

Enfin, j'arrive à l'adresse indiquée sur le papier. Le cœur battant, j'observe depuis le trottoir opposé l'immense maison de maître qui s'élève devant moi. Bien qu'à moitié cachée de la vue des passants grâce à la haute clôture peinte en vert sapin, et les arbres majestueux et feuillus qui se dressent juste derrière, la bâtisse blanche n'en reste pas moins impressionnante. Elle s'élève sur deux étages, voire trois, si on compte les combles. Craignant que les habitants me surprennent en flagrant délit d'observation illicite et me prennent pour une curieuse ou une cambrieuse, sait-on jamais, je traverse la route en vitesse et m'approche du visiophone. Tandis que je m'apprête à sonner, mes yeux se posent sur le nom affiché sur la sonnette et là, mon cœur rate un battement. L'index encore suspendu dans les airs, je cligne plusieurs fois des paupières pour m'assurer que je ne suis pas en plein délire. Mais j'ai beau le relire plusieurs fois, je parviens toujours à la même conclusion. Je me mets à trembler de tous mes membres. Cette femme ne m'a pas demandé comment je m'appelais, hier. Mais quand elle va découvrir mon patronyme, il est clair qu'elle refusera de m'embaucher. Je suis dans la panade.

Malgré tout, il me faut ce travail et je suis prête à tout pour l'obtenir. Je la supplierai à genoux, s'il le faut, mais je dois absolument signer ce contrat. Alors, déterminée, j'appuie sur le bouton. Je jette un rapide coup d'œil à mon portable : 10 heures pile. Ouf, ma ponctualité sera peut-être un argument qui jouera en ma faveur. Une femme au fort accent créole me répond. Je me présente, expliquant que j'ai rendez-vous, et aussitôt, le portail s'ouvre.

— Assurez-vous qu'il est bien fermé, me précise la voix chantante. Il a tendance à se rouvrir si on ne le claque pas assez fort.

Bien décidée à gagner l'approbation de ma future patronne, je ferme le portail avec soin et vérifie même deux fois qu'il ne

s'ouvrira pas, sitôt que j'aurai le dos tourné. Puis je remonte l'allée de graviers jusqu'au porche. Je monte les trois marches de pierre, l'estomac en vrac, et frappe quelques coups à la porte d'entrée.

— Je m'en occupe ! clame une voix à l'intérieur.

Une seconde plus tard, la femme que j'ai rencontrée hier me fait face dans l'encadrement. Coiffée et maquillée de la même manière, elle a revêtu un tailleur aussi sombre que strict. Le chemisier blanc et le collier de perles détonnent d'autant plus sous la veste noire. Elle m'observe d'un air sévère de la tête aux pieds.

— Bien, vous êtes à l'heure, c'est parfait.

Je lui adresse un sourire crispé tout en la saluant le plus aimablement possible. D'un signe de la main, elle m'invite à la suivre. Nous traversons le vestibule et passons devant une pièce, sur la gauche, qui se révèle être la cuisine, dans laquelle travaille une dame en tablier. Nous pénétrons ensuite dans l'immense pièce principale, servant à la fois de salle à manger et de salon. Je ne me permets pas d'étudier les lieux, j'aurai le temps de le faire plus tard – si je suis embauchée, s'entend. La femme s'installe à la table, devant un épais dossier. Sur un signe de sa part, je m'assois en face.

— Vous avez apporté les papiers que je vous ai demandés ?

— Euh... oui.

Je les sors de mon sac à dos, dans lequel j'ai glissé mon repas pour midi et un livre. Je les lui tends en priant pour qu'elle ne remarque pas mes tremblements. Mais, imperméable à mes émotions, elle poursuit :

— Notre avocat s'est occupé de tous les documents. Il ne nous reste plus qu'à les compléter et à les signer.

— D'accord.

Elle parcourt les informations inscrites sur ma carte d'identité. Je la vois alors écarquiller les yeux et blêmir avant de relever la tête vers moi. Nos regards s'accrochent.